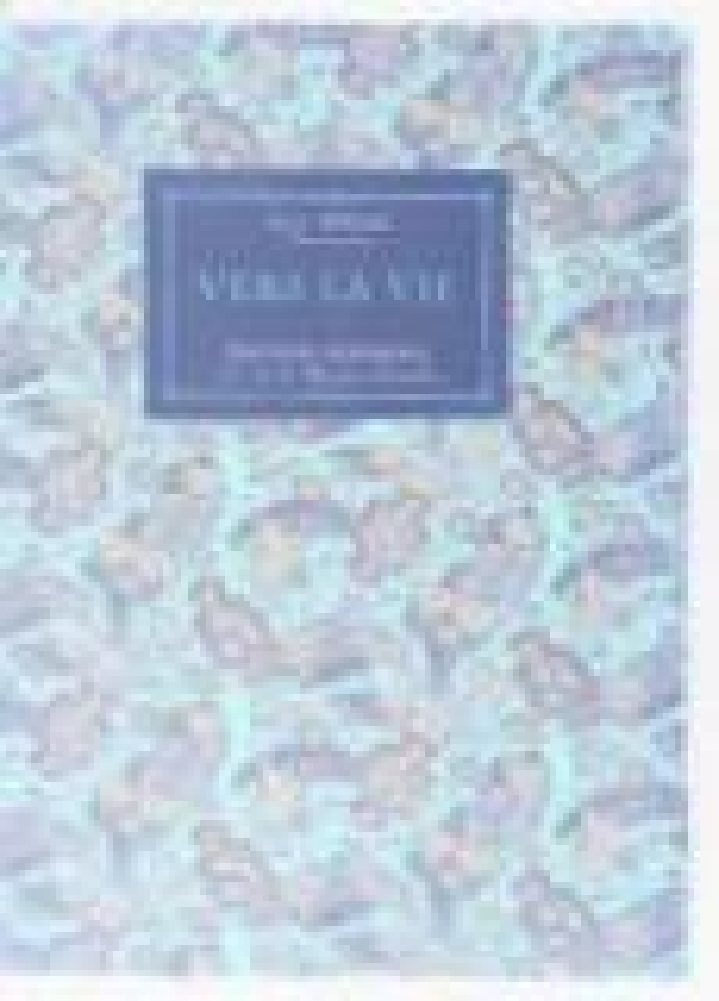
Emile POLAK

VERS LA VIE

ÉDITION FORMOSA
5-7, rue du Marteau, Bruxelles



NLPo 6850

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
375 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

Vingt-cinq exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 25;

Cinquante exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 26 à 75;

Et Trois cents exemplaires sur papier vergé Holbein, numérotés de 76 à 375.

EXEMPLAIRE N° 114

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by G. Van Buggenhoudt 1920.

VERS LA VIE

EMILE POLAK

VERS LA VIE

ÉDITION FORMOSA
5-7, rue du Marteau, 5-7
Bruxelles

VERS LA VIE

INTRODUCTION

Ce livre est comme un tombeau où l'on a déposé les restes d'une âme aimante et vibrante. Les mots que j'écris ici ne sont qu'une épitaphe où je tâcherai d'exprimer la tristesse que nous avons ressentie à la perte de ce poète, fauché avant d'avoir pu donner la mesure de son talent.

Il a fallu que la Mort frappât deux fois pour que la mission d'écrire ces lignes me fût dévolue. C'était son grand ami, Emile Verhaeren, son ami et son maître, qui s'était offert à préfacer ce recueil. Nul ne l'eût fait mieux que lui, avec autant d'autorité, avec autant de claire intuition.

Verhaeren fut, en effet, plus que tout autre, le maître et l'ami d'Emile Polak; il avait la plus grande confiance dans les destinées du jeune écrivain; il l'enveloppait d'une affection attentive et quasi paternelle, rendant ainsi en joie et en fierté à son disciple, ce que celui-ci lui donnait de vénération et de culte ardent.

L'apôtre de l'enthousiasme avait le don magnifique de communiquer sa flamme à quiconque le rencontrait, mais combien son influence heureuse était plus efficace encore quand sa ferveur se doublait d'un espoir, d'une confiance !

Or, cette foi dans l'avenir d'Emile Polak, il l'avait, absolue, raisonnée, ayant pu sonder, par la pratique de l'amitié, tout ce que contenait de vitalité artistique, d'imagination spontanée, d'humanité vibrante, cette nature aux apparences plutôt délicates et un peu souffrantes, aux dehors tout de douceur et de tendresse.

On avait l'impression que, dans le jeune Emile Polak, l'âme l'avait définitivement emporté sur le physique, que son être s'était pour ainsi dire spiritualisé, et c'est cette inégalité, cette inharmonie, le manque d'équilibre entre cette vitalité psychique, cette ardeur morale, ces vastes aspirations passionnées et l'apparence d'une constitution moins robuste qui nous faisaient craindre parfois que le feu trop ardent ne consumât le foyer et que le Destin n'eût laissé monter la flamme si haut que pour la rabattre d'un brusque et irréparable coup de vent.

On dit que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Il se peut ; à condition qu'ils aient mis tout le prix de la vie dans la jouissance des plaisirs ordinaires, dans la possession physique du monde, lesquelles exigent la force et la jeunesse ; mais rien n'est plus douloureux qu'une destinée de poète brisée avant la plénitude de son développement. Les flambeaux qu'on renverse sur sa tombe ne symbolisent pas

seulement l'extinction d'une vie, mais aussi la perte, irréparable pour l'humanité, des œuvres de beauté qui auraient pu être et qui n'ont pas été.

Emile Polak est né à Bruxelles, le 1er octobre 1889; il meurt donc à l'âge où la plupart d'entre nous ont à peine songé au rôle qu'ils assumeront dans la vie, et il meurt en laissant deux recueils : « Les Sentiers du Silence » et « Vers la Vie ». Pourtant, il est de ces races du Nord qui ne se développent que lentement; d'où vient sa hâte à se réaliser ? Car, il ne faut pas oublier qu'avant d'écrire, il s'était essayé aux arts plastiques et à la musique.

Cette précocité est due incontestablement à l'influence exercée sur sa nature d'ailleurs élue, par une mère artiste, virtuose remarquable qui, par la musique dont le langage est universel, a su éveiller à la fois toutes les sensibilités de l'âme de son enfant. Et cette influence doit avoir été d'autant plus agissante qu'elle était voulue et consciente.

Un accident avait interrompu brusquement et pour de longues années, une carrière qui s'annonçait triomphante ; condamnée au silence et ne pouvant plus espérer pour elle-même les joies de l'art, elle avait rêvé — il n'en faut pas douter — que le sort plus clément les accorderait du moins à son fils. Elle devint ainsi la collaboratrice d'une vocation et c'est en elle qu'il faut chercher la raison de son précoce épanouissement.

Emile Polak ne l'ignorait pas ; aussi sa mère lui fut-elle doublement sacrée.

C'est d'elle aussi qu'il hérita cette musicalité qui fait le charme de sa poésie et dont Verhaeren a dit que « c'était de l'harmonie faite avec du sentiment ».

Ainsi cette affection maternelle qui se complaisait dans l'abnégation, après avoir veillé nuit et jour sur la santé délicate de l'enfant, s'empara de la vie morale de l'adolescent et éveilla en lui les aspirations sacrées. Elle lui transfusa littéralement son amour de l'art et la noble ambition de s'élever.

Hélas ! A peine la Vie s'était-elle ouverte au poète devenu homme, qu'une maladie inattendue l'enleva sournoisement. Ce fut là-bas, à Rotterdam, où il dépensait avec joie sa vitalité non seulement à écrire, mais à propager par la parole, dans des conférences qu'il donna tantôt à La Haye, tantôt à Scheveningen, ses connaissances des Lettres belges et la filiale admiration qu'il leur portait.

Un jour, les yeux tristement fixés sur l'Avenir, il pressentit l'arrêt fatal. Ne pouvant sauver son œuvre future, il souhaita du moins que ne fût pas perdu le peu qu'il avait eu le temps d'écrire.

Ce fut le 8 février 1915 que la mort signa ce livre, ce livre que le poète, en un cri qui résume ses aspirations essentielles, avait intitulé : « Vers la Vie ».

Comme une relique, sa mère nous l'a rapporté de l'exil.

N'ayant pu arracher son enfant à la mort, elle veut du moins sauver cette dernière flamme de son âme vibrante. Elle veut qu'il reste une trace de ses pas trop rapides parmi nous.

Elle qui a tout perdu veut que nous sachions ce que nous avons perdu nous-mêmes, en ce poète !

Elle a raison. Il était particulièrement doué et Verhaeren avait deviné toutes ses possibilités, le jour où il en fit son ami et son disciple.

Parlant des « Sentiers du Silence », il lui avait écrit : « Vous êtes un poète, indubitablement, et vous me le prouvez par une dizaine de pièces quasi parfaites. C'est énorme.

» Votre liminaire est exquis. La pièce que vous me dédiez tout à fait belle. Plus loin se rencontre une strophe que je sais déjà par cœur.

Le Ciel est doux de ses nuages ;
La Terre est claire de ses blés ;
Oh ! regardez les beaux nuages,
Vous tous que j'aime et qui m'aimez !

» Et maintenant en route pour le prochain livre ! »

Ce livre, le voici !

Que les paroles du grand poète soient comme la couronne d'immortelles que nous déposons au seuil de ce recueil, comme au seuil d'un tombeau.

Grégoire Le Roy.

A MADAME EMILE VERHAEREN

LES MOTS

Les mots sont bien trop durs pour dire les pensées,
Les mots, les mots brutaux tournant autour du monde
Avec leurs gestes lourds compris par tout le monde.
Les mots sont bien trop durs pour dire les pensées.

Je voudrais m'exprimer en syllabes de brume,
En perles de rosée où tremble un ciel d'opale,
En nuances d'Azur, en parfums de pétales,
En sonorités d'or plus douces que des plumes.

Je voudrais m'exprimer en syllabes de soie ;
Tisser un songe ardent à l'aube d'une aurore
Avec des fleurs d'étoile et des clartés sonores.
Ne dire la douleur, les larmes et la Joie

Qu'en syllabes de brise et caresses de flammes,
Qu'en muettes lueurs d'horizon diaphane
Et bannir à jamais le mot lourd et profane
Pour ne donner mon cœur qu'en un murmure d'âme.

DANS TON RUGUEUX CHEMIN

Au docteur Nico Waterman.

Dans ton rugueux chemin de labeur et d'espoir
Qu'éclairent la Science et l'amour des conquêtes,
Dans cet âpre chemin où l'unique vouloir
De capter l'Inconnu rythme en maître ta tête,

Deux roses, sous tes pas, soudain se sont écloses
Et semblent de fraîcheur illuminer ton front,
Deux roses, tes enfants, dont le cœur se repose
Doucement sur le tien comme un papillon blond.

Leur âme frêle et pure et telle qu'une aurore,
Leurs gestes indécis, leur ingénuité,
Leur rire et leur parole si gauches encore
Caressent, tendrement, ton âme de clarté.

Un peu de ton ardeur déjà veille en leurs yeux;
Parfois leurs doux regards d'une flamme s'allument;
Ton ample volonté déjà marque leurs jeux
Et c'est ton âme à toi qui de la leur s'exhume.

Ils sont devant la Vie et la Vie les attend;
La Vie, aux poings sanglants, merveilleuse et sublime,
Effroyablement belle et d'amour palpitant
Mais aussi frémissant de haines et de crimes.

Oh! sens-tu cette tâche immense qui t'incombe?
Ce devoir d'éclairer ces yeux qui te sont clairs
Sur le rugueux chemin dallé d'ombre et de tombes,
Sur la route, au soleil, où chante l'Univers?

Entends-tu cette voix muette, impérative
Dans le balbutiement de leur cœur entr'ouvert?
Tes enfants sont là-bas sur le bord de la rive
Devant l'âpre désert sanglotant de la mer.

Ils sont seuls, ils sont nus, mais t'attendent tranquilles;
Leur confiance est saine et repose en tes mains,
Leur force est d'être purs, confiants et fragiles
Et d'avoir ton cœur sûr pour guider leur Destin.

LES PETITS ANES

Les petits ânes, le front bas,
L'échine lourde sous leur bât,
A petits pas s'en vont là-bas.

Ce sont les ânes de la plage,
Les ânes des petits enfants ;
Ils s'en retournent au village
Tranquillement, le soir tombant.

Ils passent gris dans l'heure grise,
Traînant de l'ombre derrière eux ;
Ils passent, lents, dans l'heure exquise,
Et leurs regards sont anxieux.

Leur pauvre allure est inégale,
Déambulante au gré du vent,
Et de leurs vieux sabots s'exhale
Un doux murmure attendrissant.

Leurs deux oreilles maladroites
Semblent danser un menuet
Dessus leur longue tête étroite,
Au rythme tors de leurs jarrets.

Et leurs yeux bruns, leurs yeux obliques
Fixent le sol obstinément,
Car pour leur cœur simple et rustique
Il n'est point d'autre firmament.

Les petits ânes, le front bas,
L'échine lourde sous leur bât,
A petits pas s'en vont là-bas.

IL EST DE PAUVRES NOUVEAU-NÉS

Il est de pauvres nouveau-nés
Ayant de petits yeux si tristes
Qu'ils semblent déjà tout fanés
Avant qu'en eux la vie existe.

Verraient-ils clair dans leur Destin?
En sauraient-ils la route amère?
Ou portent-ils, fronts enfantins,
Le poids des larmes de leur mère?

Ce sont les humbles de demain;
Peut-être en seront-ils la Gloire,
Ceux dont les noms sertis d'airain
Luiront pareils à des Victoires,

Ou ceux que l'ombre éclaboussa
Et qui, pareils à des nuages,
S'en vont chassés, de-ci, de-çà,
Par les vents mornes et sauvages.

PETITS ENFANTS AU LONG DES PRÉS

Petits enfants au long des prés,
Petits enfants au long des plaines,
Les yeux bouffis d'avoir pleuré
S'en vont jouer à la fontaine,

A la fontaine des cent maux
Où l'onde est d'ombre et de silence,
A la fontaine où les roseaux
Semblent rongés de méfiance,

A la fontaine des cent pleurs
Où chaque instant est fait de larmes,
Où la Douleur dans chaque fleur
En robe d'ombre et d'or s'incarne.

Petits enfants au long des prés
S'en vont jouer à la fontaine
Après avoir longtemps erré
Parmi les douces marjolaines.

Leurs yeux ternis, leurs yeux rougis
S'éclairent d'aube et de lumière
En voyant l'onde qui jaillit
De la fontaine séculaire.

Ils s'en approchent doucement
A petits pas frôlant la terre,
Ils sont craintifs, mais cependant
Plongent leurs mains dans l'onde amère,

Et puis leurs bras, et puis leur corps,
Et puis leur âme, et puis leurs rêves,
Et leurs deux yeux, et puis encor
Leur cœur où la douleur se lève.

Alors ils sentent qu'ils sont nés,
Qu'il est des fruits, des fleurs, des plaines,
Qu'ils sont tout seuls, abandonnés,
Que l'onde est froide et les entraîne.

TROIS TOUT PETITS ENFANTS

Trois tout petits enfants sont morts dessous la neige.
Elle a glacé leurs mains, leurs pauvres yeux, leur
[cœur;
Elle a couvert le sol d'ivoire et de torpeur,
Trois tout petits enfants sont morts comme des fleurs.

Au fond de la forêt, entre les doigts de glace
Du vent vêtu de pleurs, de cris et de sanglots,
Trois tout petits enfants sont morts dans la nuit lasse
Et doucement la neige et l'ombre les effacent.

Leurs larmes ne sont plus que neige dans la neige;
Ont-ils dansé la ronde avant que de mourir?
Se sont-ils embrassés comme pour s'endormir?
Trois tout petits enfants sont morts dessous la neige.

Leur âme, dans l'Azur, ce soir, va refleurir.

IL PLEUT

Il pleut.
La rue est pleine d'ombre et d'eau
Et les pavés tous inégaux
Reflètent l'âme des nuages.

Deux enfants cachent leur visage
Dessous un ample parapluie.
A pas pressés parmi la pluie
Ils vont au long des longs trottoirs.
Tout autour d'eux semblait si noir
Il n'y a qu'un instant à peine,
Tout semblait pleurs, tout semblait haine.

Mais doucement ils ont souri
Et le Soleil, soudain, a lui.

OH ! CE COQ CLAIR

Oh ! ce coq clair et claironnant,
Perdu, là-bas, dans le silence
Et qui chantait éperdûment
Avant l'aube avec confiance.

Sa voix dans l'ombre et le lointain
Semblait un long dard de lumière,
Appel jeté vers le matin,
Trouant la nuit d'une clairière.

De son gosier de métal pur
Son chant vers l'horizon vermeil
Montait par à travers l'Azur
Et s'en allait jusqu'au Soleil.

Et je sentais vibrer en moi
Le merveilleux réveil du jour
En écoutant avec émoi
Le coq, là-bas, chanter toujours.

UNE CHANSON D'AZUR

Une chanson d'Azur dans les sentiers déserts
De la forêt — un rayon d'or — des fleurs de braise,
Un murmure d'étoile où les ombres s'apaisent
Et la nuit blémissant au rictus des éclairs.

Nuit pâle et translucide où clame l'Univers
Dans les sanglots éteints des feuillages qu'effleurent
Les lèvres, doucement, de la brise qui pleure,
De la brise qui saigne au long des soirs amers.

Des papillons sont morts, de grands papillons clairs
Au fond d'un puits tout noir. O soudaine clairière!
Leurs ailes — poussière d'or parmi la poussière

Comme un adieu suprême aux cieux, à la Lumière
Luisent étrangement, là-bas, au cœur du puits
Et leur lueur dernière illumine la Nuit.

J'ENTENDS CHANTER

J'entends chanter des oiseaux blancs
Qui passent sous un ciel d'orage,
Des oiseaux blancs étincelants :
Roses de neige et de nuages.

Il pleut du sang sur leur plumage ;
Leurs ailes pleurent dans le vent,
Leurs ailes lourdes de présages,
Tel le silence au soir venant.

Oh ! ce sang rouge sur leurs ailes
Blanches. L'orage en sanglots d'or
Eclate. Le ciel en feu se fêle,

Glaive d'éclairs et d'étincelles.
Les oiseaux blancs, soudain, sont morts,
Mais leur chant clair ruisselle encor.

LE SOUVENIR EST UN FANTOME

Le souvenir est un fantôme
Que l'on étreint éperdument
Contre son cœur, spectre qui ment;
Le souvenir est un fantôme

Qui nous console un seul moment
Des vieux espoirs, des heures mortes,
De l'être cher sur qui la porte
Pleura, tel soir, en se fermant.

Il nous console un seul moment,
Et puis de ses yeux creux qui brûlent
Nous brûle l'âme, au crépuscule,
Sous les yeux d'or du firmament.

SOUS LE CIEL BLEU

Sous le ciel bleu l'herbe frissonne,
L'herbe frissonne dans le vent,
L'hiver approche et doucement
Sous le ciel bleu l'herbe frissonne.

La plaine est déserte, personne,
Personne n'y passe que le vent,
Le vent aux pieds d'argent mouvant.
La plaine est déserte, personne

N'y vient. Fillette aux yeux d'aurore
N'y sème l'or ni la clarté
Du blond cristal de son aurore.

Sous le ciel bleu l'herbe frissonne
Et seul le vent, le vent fredonne
Les chansons mortes de l'Eté.

L'AME GRISE DE LA PLUIE

L'âme grise de la pluie
Traîne au long des longs jours gris,
Traîne au long des maisons grises
Où mon âme à moi s'enlise
Dans la brume qu'éternise
L'âme grise de la pluie.

Goutte à goutte à l'infini
Pleure l'âme de la pluie,
Pleure l'âme de la Vie;
Et tant d'âmes dans la pluie,
Ames doucement ternies,
Pleurent doucement aussi.

Pleurent et meurent dans la pluie
Goutte à goutte à l'infini.

IL A PLU DU SOLEIL

Il a plu du soleil sur les roses vermeilles
Du Passé. La Lumière a chanté dans les fleurs
De la plaine éblouie, et l'Aube qui s'éveille
A blessé de clarté les yeux de l'ombre en pleurs.

L'air était de cristal, et sa calme splendeur
Emerveillait l'Azur où volaient des abeilles.
Mais déjà le Printemps dans le Printemps se meurt
Et la vigne pourrit au long de l'or des treilles.

Il neige lentement sur les jardins déserts,
Il neige doucement sur le cœur entr'ouvert
Des Roses du Passé, violentes et frêles.

Il neige en plein soleil; la neige, elle, a des ailes,
Des ailes de silence et d'âpre éternité.
Il neige lentement. Il neige en plein Eté.

L'HEURE A FRÉMI

L'heure a frémi — le soir s'en vient — un soir
Solitaire et glacé sur l'étang solitaire, [d'hiver
Et les grands arbres noirs dardés vers le ciel clair
Semblent des cris jaillis de l'âme de la Terre.

La suprême clarté des nuages a fui;
Le vent infiniment crépite dans les feuilles,
Infiniment l'étang repose dans la nuit
Et l'ombre au fond de l'ombre pleure et se recueille.

Alors s'en est venu, caché sous de longs voiles,
Avec des mains de lune et des regards d'étoile,
Sur l'étang solitaire où le Soleil a lui,

Eteignant sous ses pas les murmures du bruit,
Avec des gestes lents de paix et de clémence,
Ce Maître de la nuit : le merveilleux Silence.

L'HEURE SONNE

L'heure sonne,
L'heure a sonné
Et l'heure sonnera encore,
Sonnera encore longtemps l'heure,
Longtemps les jours d'hiver,
Longtemps quand nous ne serons plus.

L'heure sonnera les heures,
Les heures et les pleurs,
Longtemps les pleurs
Des hommes.

Et l'heure sonnera toujours,
Et nous ne serons plus.

L'heure a des couleurs,
Des couleurs mortes et vives,
De cuivre jaune et d'or,
De larmes grises et brunes.

L'heure,
L'heure est bleue, rouge, verte.

Mais l'heure ne s'arrête point.
Et l'heure sonnera toujours,
Et nous ne serons plus.

LA HARPE D'OR

La Harpe d'or du Souvenir
Résonne au rythme du silence ;
La Harpe d'or du Souvenir
Pleure un long chant qui va finir.

La Harpe d'or frissonne au vent,
Au vent mourant des âmes mortes ;
La Harpe d'or frissonne au vent,
Au vent mourant qui hurle aux portes.

La Harpe d'or sanglote en moi,
Toutes ses cordes sont blessées ;
La Harpe d'or sanglote en moi,
Car mes doux rêves sont brisés.

TU RESTES SOURIANTE

Tu restes souriante
Et ta douleur se cache,
Pauvre âme qu'on arrache
Mais qui chante et qui chante.

Avec des yeux sauvages
Tu regardes la Vie;
Ta vie inassouvie
Passe dans les nuages

Et tu souris encore,
Mais ton sourire pleure
Comme un enfant qui meurt
A l'aube d'une Aurore.

FANFARE D'OR

Fanfare d'or, le soleil luit au long des plaines;
La clarté se repose éperdument sereine
Et l'air semble tresser des guirlandes de roses.

Doucement dans ma chambre aussi l'ombre repose.
Tout est calme et tranquille, et les paupières closes
Des persiennes de buis écartent la lumière.

Je suis seul dans ma chambre où j'entends, régulière,
La pendule tisser les heures passagères,
Les heures, lentement, qui me séparent d'Elle,

Mon cœur si lourd — ses doigts plus légers que des
[ailes
En savent découvrir de leurs pétales frêles
Les sinueux chemins où saigne le silence.

Car, que le soleil luise au long des mers immenses,
Que du haut de l'Azur, triomphant, il s'élance
Sur la Terre éblouie où chante le Printemps,

En mon cœur la nuit pleure et saigne aussi longtemps
Que les doigts lumineux de son âme enfantine
Ne l'ont point éclairé de leur clarté divine.

CES ROSES

Ces roses pleines de clarté
Que le Soleil, là-bas, butine,
Ces roses tendres et câlines,
Bouches ardentes de l'Eté,

Me parlent d'une voix mutine
Avec de frêles mots ailés,
De tous mes rêves en allés
Par les sentiers et les collines.

Et je revois dans leurs pétales
Gonflés d'amour et de baisers,
Les doux visages effacés

Et les regards mourants et pâles
Des heures douces du Passé
Qui pleurent dans mon cœur lassé.

JE SUIS ASSIS A MA FENÊTRE

Je suis assis à ma fenêtre ;
Le soir s'en vient comme un linceul
Ensevelir d'ombre mon Être,
Et l'heure est morne et je suis seul.

Je vois passer dans les nuages
Tous mes espoirs, tous mes regrets,
Tout ce qui m'était doux présages
Et qui m'est larmes désormais.

Oh ! je suis seul et le soir tombe;
Je ne sais plus ce que j'attends...
Il est des roses sur les tombes
Et de l'hiver dans mon printemps.

TU CACHES TA DOULEUR

Tu caches ta douleur tout au fond d'un sourire,
D'une vaine parole ou d'une humble chanson,
Mais quand le soleil meurt au cœur de l'horizon
Tu pleures doucement et ton courage expire.

Tu ne revêts plus d'or les cendres du chemin,
Ni de roses le sol, ni de printemps les roses,
Mais tu baisses le front sur ton âme inéclose
Et tu restes muette au-devant du Destin.

Car seule, face à face avec la nuit hagarde,
Tu n'oses plus mentir à l'âpre Vérité
Qui t'apparaît sanglante en robe de clarté
Alors que les yeux creux du Passé te regardent.

NE ME DITES PLUS RIEN

Ne me dites plus rien, ne blessez pas d'un mot
Ce rayon de printemps, cette seconde aurore
Que vos yeux d'ombre et d'or en mon cœur font
éclore
Et que je voudrais tant ne point reperdre encore.

Ne me dites plus rien dans le soir qui descend.
A cette heure suprême où la Nature pense,
Où la nuit lentement, tel le Destin, s'avance,
Je ne veux écouter que la voix du silence.

Ne me dites plus rien et mon cœur comprendra
Dans ce chant vespéral la chanson de votre âme ;
L'Azur est mystérieux comme une âme de femme
Et les étoiles d'or semblent des yeux de flammes.

MA CHAMBRE

Ma chambre avec ses murs, ses meubles, ses tapis,
Ma chambre avec ses yeux : la lampe et la fenêtre,
Son âme : les portraits et le rythme des êtres
Dont la présence d'or l'a tendrement fleurie

Jadis. — Ma chambre m'est douce comme un
[berceau
De lys où mon âme soudain se sent renaître
Aux flammes du Passé. — Ma chambre — tous ces
[Etres
Et ma vie y vivent ardemment. — Ma chambre — Oh !

Que de vieux souvenirs y songent humblement
A l'ombre d'un vieux cadre endormi de poussière,
Au fond de quelque armoire où l'ombre infiniment

Veille — ombre en prière. Ma chambre, clairière
De mon cœur, clairière du Passé, de flambeaux
Constellée; Ma chambre avec son cœur — Mon
[tombeau!

O MES VIEUX ET DOUX SOUVENIRS

O mes vieux et doux souvenirs !
Jours de soleil ou jours de brume,
Rien, en mon cœur, n'a pu ternir
Ce qui de vous en moi s'exhume.

Toujours vous m'êtes le Présent ;
Vous éclairez ma pauvre vie
Du reflet pâle et languissant
De ce qui fut jadis : Ma Vie.

Je n'attends rien de l'Avenir,
Mon âme aux ombres s'est blessée ;
O mes vieux et doux souvenirs,
Vous êtes toute ma pensée.

O CHER ET VIEUX PETIT PORTRAIT

O cher et vieux petit portrait,
Tu me rappelles tant de choses
Qui naguère se sont écloses
Et me sont chères à jamais.

C'était par un dimanche clair
Plein de soleil et plein de joie,
Un de ces jours où tout flamboie
Et semble d'or pavoiser l'air.

J'étais près d'elle et ses deux yeux
M'éclairaient l'âme d'un sourire,
On écoutait la clarté luire
Et le silence était soyeux.

Oh ! ce silence merveilleux
Fait d'un murmure de clairière,
D'un chant d'Azur et de lumière,
D'un long frisson venu des cieux,

Des moissons rouges de l'Eté,
Des forêts mauves et des plaines,
Des nénuphars, des marjolaines,
Des horizons illimités !

Toutes ces fleurs, toutes ces plaines,
Et ces forêts et ces moissons,
Et ces immenses floraisons
De clarté tendre et souveraine

Chantaient en nous, à travers nous,
Exaltant l'âme de notre Être
Et nous faisant, soudain, connaître
Ce qui vivait au fond de nous :

Les voix muettes et suprêmes,
Celles des fleurs, celles des soirs,
Celles plus douces de l'Espoir :
La Joie et l'ombre de nous-mêmes.

Et nos deux cœurs et nos deux âmes
Se confondaient dans la clarté
De cet instant dont la beauté
Nous pénétrait comme une flamme.

O cher et vieux petit portrait,
Tu me rappelles tant de choses
Qui naguère se sont écloses
Et me sont chères à jamais.

ON S'EN ALLAIT DANS LA FORÊT

On s'en allait dans la forêt
Depuis la prime aurore ;
On s'en allait dans la forêt
Et doucement tu souriais.

Tu souriais aux beaux nuages,
Aux gazons clairs, aux ruisselets ;
Tu souriais aux beaux nuages
Et ton sourire m'éclairait.

On s'en allait dans la forêt,
T'en souvient-il encore ?
On s'en allait dans la forêt
Parmi les feuilles qui chantaient.

SEULE DANS MON EXIL

Seule, dans mon exil, comprenant ma détresse
Et le brouillard glacé qui me brûlait le cœur,
Elle est venue à moi, les mains pleines de fleurs
Et cachant à mes yeux les yeux âpres qui blessent.

Elle m'a tout donné : son ardeur, sa tendresse,
Sa pensée et sa chair, son sourire et ses pleurs,
Le velours de son âme et la tendre splendeur
Du printemps de son corps, berceau d'ombre et
[d'ivresse.

Elle a chassé la nuit sanglotante de fièvre ;
Elle a nimbé mon front d'un regard de ses yeux
Et posé dans mes yeux la clarté de ses lèvres.

Elle est venue à moi, superbe, sans scrupules,
Tel un rêve d'Azur par un long jour brumeux,
M'apporter un rayon d'aurore au crépuscule.

ÉTRANGES CES YEUX NOIRS

Etranges ces yeux noirs dont la profondeur d'or
Est cachée à mes yeux par d'invisibles voiles,
Ces abeilles de jais en un jardin d'étoiles
Butinant, dans la nuit, l'ébène du jour mort.

Etranges ces deux mains plus profondes encor
Que l'abîme des yeux, ces mains lentes et douces
Comme un accord de lune au cœur d'un lit de
[mousse.
Etranges ces deux mains dont la paleur endort.

Etrange la clarté de ces lèvres d'enfant
Qu'illumine l'ardeur des petites dents blanches,
Diamants de rosée entre l'ombre des branches.

Etranges ces cheveux, ces regards et cette âme
Où s'unissent la Mort, la Mer, l'Azur, le vent
Et l'âme de l'enfant à l'âme de la Femme.

LA LUMIÈRE

La lumière a touché de ses ailes d'Azur
Tes deux yeux plus profonds que de grands
[chrysanthèmes,
Et les ombres du soir s'écartent d'elles-mêmes
Au-devant de tes pas harmonieux et purs.

Ton âme est simple et claire, et pleine de tendresse
Et doucement sereine aux yeux même des fleurs,
Et si des pleurs, parfois, ont effleuré ton cœur,
Tu sembles, cependant, ignorer ce qui blesse.

Car la fraîcheur de l'aube a rythmé ta pensée
Au rythme merveilleux et doux de la rosée
Où chante la voix bleue et pâle des étoiles.

Et ton front lumineux où ton cœur se dévoile
Eclaire ton chemin de candeur et de paix,
Comme un rayon de lune éclaire la forêt.

TES YEUX

Tes yeux me sont plus clairs sur Terre
Que ne m'est douce la Lumière
Et son silence et son mystère.

Et ta main pâle et musicale,
Chanson d'Azur, d'or et d'opale,
M'est un baiser dans la rafale.

Ton ombre est chère au cimetière
Des heures frêles de naguère,
Etreintes d'ombre et de poussière.

Un vieux soleil soudain rayonne
Et sous tes doigts tissés d'automne
La harpe du Passé résonne.

Partout tressaille ta présence.
J'écoute la clarté qui danse
Dans les sentiers de ton absence.

J'entends tes pas fluets et fluides,
Nacre d'étoile translucide,
Cygnes d'argent dans l'air limpide.

J'entends tes longs cheveux qu'irrisent
Les cheveux souples de la brise :
Averse d'or qui s'éternise.

J'entends tes lèvres enfantines
Que l'aube ardente et cristalline
Du bout des lèvres illumine.

J'entends ta voix, murmure d'aile,
Murmure d'âme qui ruisselle
Dans un murmure d'étincelle.

Et j'entends toute ta pensée,
Elle est liée aux moindres choses,
Elle est enclose en chaque rose,

En chaque aurore qui s'éveille,
En chaque instant qui m'émerveille
De sa splendeur. Oh ! ta pensée

Qui passe et vient et se repose,
Et puis repart, et puis s'envole
Dans la Lumière bénévole.

La voici toute de rosée,
D'espace et de clarté grisée,
La fleur en fleur de ta pensée.

Et sa corolle — accord de flammes,
Pétale d'astre diaphane, —
Soudain s'effeuille dans mon âme.

Partout des lueurs tendres planent;
Plus aucun son d'ombre ne fane
La clarté tendre qui émane
De la tendresse de ton âme.

Je n'entends plus qu'un doux murmure,
A peine un souffle de dictame,
Murmure bleu dans la ramure :

J'entends ton âme dans mon âme.

ELLE M'A DIT

Elle m'a dit un jour : « Je voudrais tout quitter
Pour toi, même l'amour des fleurs et la caresse
D'aube de mon jardin si clair de leur clarté.
Oh ! tout quitter pour ton baiser et ta tendresse.

Ne plus entendre les voix douces de l'Eté
Pour toi. — Ne plus sentir la pluie, avec ivresse,
Poser sa bouche sur mon sein ; ne plus chanter,
Ne plus pleurer, ne plus vivre que pour toi. —
[Laisse

Oh ! laisse-moi fleurir ta vie avec mes yeux,
Avec mes lèvres et mon cœur et ma faiblesse,
Avec mon âme et la chanson de mes cheveux

Et prends ma vie et ma pensée et ma jeunesse ».
C'était par un long jour de silence éploré,
Mon âme était déserte et mon cœur a pleuré.

PUISQUE NOUS SOMMES SEULS

Puisque nous sommes seuls, tout seuls sur le chemin,
Et que nos pas s'en vont aux hasards de la route ;
Puisque nous sommes seuls, le cœur rempli de doute
Et n'interrogeant plus les yeux du lendemain,

Oh ! ne nous quittons point parce que nos cœurs
[pleurent,
Ou parce que la Vie est morte au fond de nous,
Et ne soyons point lâches, de peur d'être fous ;
Oh ! nous ne mourons point parce que d'autres
[meurent.

Mais étreignons notre âme avec un chant qui vibre,
Avec des mots fervents, avec des cris soudains,
Et jetons-nous ensemble en pâture au Destin
Afin qu'il nous immole ou bien qu'il nous délivre.

COMME L'AUBE S'EN VIENT

Comme l'aube s'en vient après une âpre nuit,
Les bras chargés de fleurs et de clarté première,
Ton regard, dans mon cœur dont l'été s'est enfui,
A soudain fait renaître une fleur de lumière.

Les Ombres, jour à jour, de leurs longues mains
[sombres,
Ont creusé dans mon âme un abîme de pleurs,
Un abîme profond où mes vieux rêves sombrent,
Où ma pensée est morte, où mon être se meurt.

Car j'ai beaucoup aimé les nuages qui passent,
Et les voix du rivage, et les yeux du soleil,
Et tous ceux dont les mains paraissaient être lasses,
Et tous ceux qui semblaient pleurer dès leur réveil.

Ceux-là qui, silencieux, passaient dans le silence,
Ces autres qui chantaient pour ne pas sangloter,
Ces yeux, ces mains, ces cœurs, ces pleurs et ces
[souffrances
Qui m'ont déchiré l'âme avec brutalité.

J'ai souffert tous leurs maux et j'ai pleuré leurs
[larmes,
J'ai connu leurs regrets, leurs détresses, leurs deuils,
Le Sort également nous blessa de ses armes,
Pareillement le soir crêpa d'ombre nos seuils.

Oh! j'ai beaucoup aimé, mais je sens en moi-même,
Depuis que ton regard m'a doucement frôlé,
Un amour plus ardent encor pour ceux que j'aime
Etreindre ma poitrine entre ses bras ailés.

OH ! JE VOIS DANS TES YEUX

Oh ! je vois dans tes yeux tant de larmes figées,
Ma pauvre et douce amie, et tant d'âpres regrets
Et je sens, vaillamment en ton âme cachée,
Une immense douleur qui pleure et qui se tait.

Ton regard reste clair mais ta pensée est triste ;
Tu marches sans savoir où te mènent tes pas,
La route est odieuse et pourtant tu persistes
A t'en aller plus loin, vers où ? Tu ne sais pas.

Et moi je suis assis sur le bord de la route
Et je te vois passer et te tends les deux mains...
Mais ton cœur me sourit, pour refouler, sans doute,
Des pleurs... et lentement tu poursuis ton chemin.

JE T'ATTENDAIS

Je t'attendais, je t'attendais,
J'ai vu tes pas qui s'en venaient,
J'ai vu ton âme qui saignait
Et la clarté qui te blessait.

J'ai pris tes mains entre mes mains,
Tes doigts d'azur entre les miens,
Et le Soleil, sur le chemin
Et dans mon cœur, a lui soudain.

Et mon cœur blême s'est fermé
Sur la clarté qui t'a blessée,
Sur les fleurs rouges du Passé
Pleines de pleurs et de baisers.

LE JOUR ÉTAIT TRANSI

Le jour était transi de bruine et de pluie
Et la brume tissait de ses longs doigts maussades
Un horrible linceul à la lumière fade
Qui traînait ses pieds blancs par des sentiers de suie.

La rue était déserte et d'ombre anéantie
Et l'âme des maisons frémissante et malade
Ruisselait tout du haut des morbides façades
Dont les vitres, yeux creux, semblaient d'ombre
[englouties.

J'étais seul, j'attendais, ma chambre était sans
[charmes
Car celle dont les mains, les yeux, la voix, les
[larmes
Me fleurissent le cœur de douceur et de flammes,

Celle dont le regard émerveille mon âme
Ne devait pas venir, hélas! je le savais, —
Et cependant, tout seul, dans l'ombre j'attendais.

J'ATTENDAIS LA LUMIÈRE

J'attendais la Lumière
Dans l'ombre de ma nuit
Et l'ardente clairière
De ton âme qui luit
M'a donné le Soleil.

Oh! faut-il que je meure
A l'heure
Du réveil?

A l'heure où j'ai senti renaître dans mon cœur
Le sublime murmure et le printemps des fleurs,

A l'heure où doucement la clarté refleurit
Au long des berges d'or et des vergers détruits,

A l'heure où tout s'efface au toucher de tes yeux,
A l'heure musicale où tes doigts mélodieux
Ont tissé, dans l'Azur de mon âme voilée,
Le rythme merveilleux de tes chansons ailées?

Je ne sais, je ne sais, mais s'il faut que je meure,
Que ce soit près de toi, sous tes cheveux qui
[pleurent,
Que ce soit près de toi, par un long soir très tendre,
A l'ombre de ton cœur que le mien veut entendre.

Une étrange torpeur descendra des nuages,
Blémissant le regard des étoiles sauvages;
Une brume pensive endormira la Terre
Et la revêtira de cendre et de mystère.

Tu berceras mon âme entre tes mains de rêve
Comme l'aube caresse la nuit qui s'achève;
Tu fermeras mes yeux avec tes lèvres douces,
Tel un rayon de lune étreint un lit de mousse.

Partout autour de moi s'énimberont des roses,
Je ne serai plus rien, plus rien parmi les choses,
Qu'une poussière frêle, infinie, éperdue,
Par un fil de rosée au néant suspendue.

Ainsi, dans le silence au seuil du grand repos,
J'aurai connu la Joie en touchant le tombeau.

TRÈS LENTEMENT

Très lentement, depuis lontemps,
Vers l'infini s'en est allé
Mon rêve ardent, mon rêve ailé,
Mon pauvre rêve de lumière.

Tes yeux de fleur et de prière
Un jour d'Eté l'avaient aimé;
Papillons d'or dans la clairière,
Tes yeux de rêves animés,

Tes yeux d'enfant l'avaient frôlé,
Soleil jouant dans la bruyère,
Mais aussitôt l'ont exilé
Au long des routes de la Terre.

Et lentement, tout esseulé,
Vers l'Infini s'en est allé
Mon rêve ardent, mon rêve ailé,
Mon pauvre rêve de lumière.

J'ENTENDS PLEURER

J'entends pleurer en moi le vieux Passé qui veille;
Tout me rappelle à lui, mes objets familiers,
Le reflet de la lampe et le chat qui sommeille,
Et le soir qui s'en vient de son pas régulier.

Je revois ces beaux jours pleins de douce lumière,
Dont chaque heure m'était une ardente chanson;
Je revois ces forêts, je revois ces clairières
Où j'errais quand, parfois, je quittais ma maison.

Un rayon de soleil, une goutte de pluie,
Une armoire entr'ouverte, un portrait effacé,
Le tic-tac monotone du cartel qui s'ennuie
Et la table où j'écris, et mes deux yeux lassés,

Tout rappelle en mon cœur le Printemps, les
[nuages,
Le Soleil, les vergers et les fleurs d'autrefois,
Quand j'allais, dès l'aurore, écouter au rivage
La voix claire du vent qui s'exaltait en moi,

Et qu'au long de la mer, dans les dunes immenses
Où le sable dormait d'un sommeil éclatant,
Vêtu d'air et d'espace, éperdu de confiance,
Ebloui sous l'Azur, je marchais en chantant.

DE L'OR, DES FLEURS

A Emile Verhaeren.

De l'or — des fleurs — de l'ombre — un murmure
[d'abeille
Dans le verger désert où la clarté s'éveille,
Parmi les blancs pommiers et les fraisiers vermeils
Et la chanson lointaine et blonde du méteil.

Le parfum des lilas, des roses, des groseilles
Et des géraniums clairs et des glaïeuls pareils
A des lèvres de feu que la Joie émerveille,
S'élève triomphant de la Terre au Soleil,

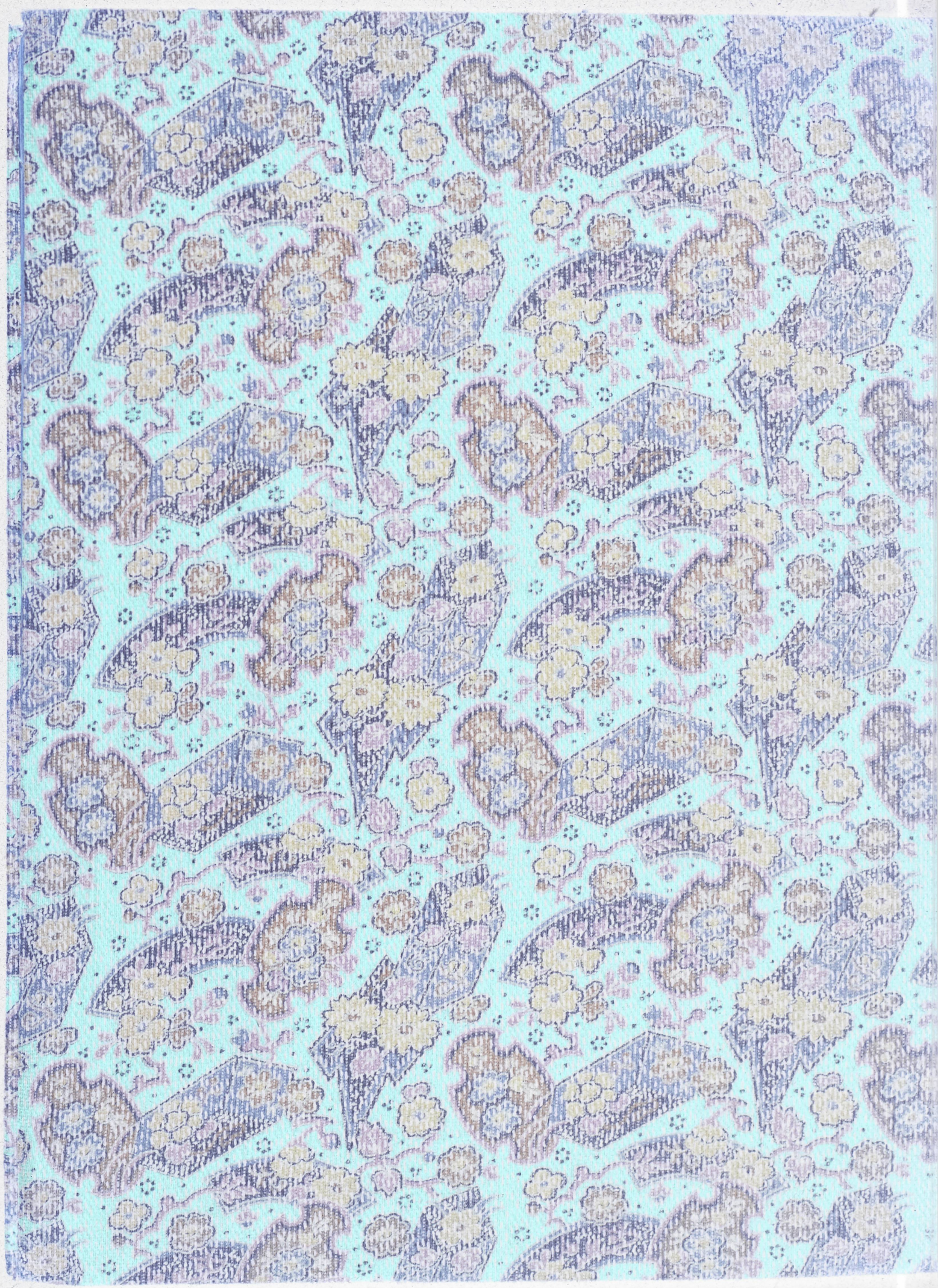
La brise tendrement caresse la bruyère;
Mais, soudaine, la Nuit recouvre de mystère
Un papillon d'argent qui meurt dans le gazon.

La Mort, elle est là-bas au bout de l'horizon,
Elle a noyé de sang les douces floraisons
Et de ses poings pourris égorgé la Lumière.

TABLE DES MATIÈRES

Les mots 1
Dans ton rugueux chemin 3
Les petits ânes 6
Il est de pauvres nouveau-nés 8
Petits enfants au long des prés 10
Trois tout petits enfants 13
Il pleut 14
Oh ! ce coq clair. 15
Une chanson d'azur 17
J'entends chanter. 19
Le souvenir est un fantôme 21
Sous le ciel bleu 22
L'âme grise de la pluie 24
Il a plu du soleil. 25
L'heure a frémi 27
L'heure sonne 29
La harpe d'or 31
Tu restes souriante 32

Fanfare d'or 33
Ces roses 35
Je suis assis à ma fenêtre 37
Tu caches ta douleur 38
Ne me dites plus rien 39
Ma chambre 40
O mes vieux et doux souvenirs 42
O cher et vieux petit portrait 43
On s'en allait dans la forêt 46
Seule dans mon exil 47
Etranges ces yeux noirs 49
La lumière 51
Tes yeux 53
Elle m'a dit 57
Puisque nous sommes seuls 59
Comme l'aube s'en vient 60
Oh! je vois dans tes yeux 62
Je t'attendais 63
Le jour était transi 64
J'attendais la lumière 66
Très lentement 69
J'entends pleurer 71
De l'or, des fleurs 73

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie F. Van Buggenhoudt, S.A., à Bruxelles, le vingt-cinq mars mil neuf cent vingt.

Musée de la Littérature